

Quand l'armée chinoise nous explique le concept de souterrain-refuge :

Tunnel Warfare

Par Jérôme et Laurent Triolet¹

Résumé

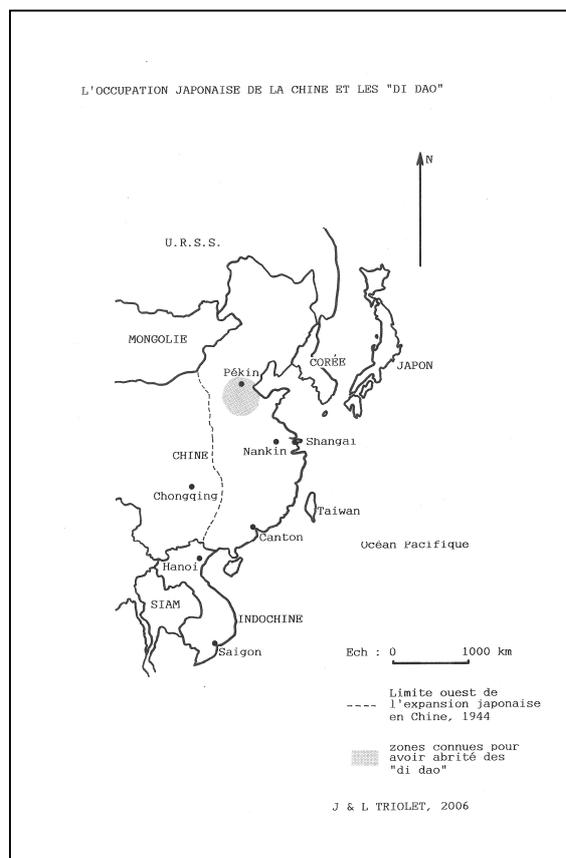
Pendant la guerre sino-japonaise (1937-1945), les paysans chinois entreprirent le creusement de souterrains tout à fait similaires à ceux qui furent utilisés plus tard au Sud-Vietnam. Au début des années 1960, le réseau du village de Ranzhuang servit de cadre au tournage d'un film historico-didactique modélisant le concept de creusement et de mise en œuvre des souterrains comme instruments de résistance du faible au puissant : *Tunnel Warfare*. Ce film, daté de 1965, juste au début de l'engagement massif des Etats-Unis au Vietnam, constitue en fait un véritable manuel.

Durant le conflit sino-japonais (1937-1945), les paysans chinois développèrent une guerre de résistance populaire organisée à partir de souterrains tout à fait similaires à ceux qui furent utilisés plus tard au Sud-Vietnam contre les troupes françaises puis américaines. L'utilisation de souterrains-refuges et de tunnels faisait-elle déjà partie de la tradition militaire chinoise ? Nous n'en savons rien mais, à partir de 1942, les témoignages se multiplient concernant ces *dì dào*, ou 地道, locution construite à partir des idéogrammes 地 (terre, sol) et 道 (chemin, voie), désignant spécifiquement les tunnels de guerre.

Les tunnels de guerre chinois

Sous certains villages chinois furent ainsi creusés de gigantesques souterrains constitués de tunnels larges de 70 à 80 cm et hauts de 1 m à 1,50 m, reliant entre elles de nombreuses salles aux fonctions variées : postes de commandement, salles à manger, chambres de repos, pièces de stockage, toilettes... Les entrées sont dissimulées dans un puits, sous une meule, sous un foyer... Et les *dì dào* sont défendus par des trous de visée, des meurtrières prenant accès et couloirs en enfilade, des puits-pièges, des portes et des trappes pour limiter la propagation des gaz et les tentatives d'inondation... Des milliers de Chinois auraient d'ailleurs été gazés par les Japonais dans certains d'entre eux (J. Xide, 2005). Les sites aujourd'hui connus se situent tous dans un rayon d'environ 250 km autour de Pékin, et les plus célèbres, Ranzhuang dans la province de Hebei (non loin de Baoding) et Jiaozhuanghu¹ au nord de Pékin, sont ouverts au public depuis le début des années 1960 (CRI, 2004 ; CRI, 2005).

¹ www.mondesouterrain.fr



Occupation japonaise de la Chine et aire de répartition des *dì dào*
(carte J. & L. Triolet, extrait de *La Guerre souterraine – Sous terre, on se bat aussi*, 2011)

Dans les années 1980, la Chine, tablant sans nul doute sur son gigantisme et ses masses paysannes, croyait toujours dans l'efficacité des *dì dào* pour ancrer la défense de son territoire par les millions d'hommes et de femmes des milices populaires. Différentes sources, magazines, films documentaires, font ainsi état du creusement de réseaux de ce type sous chaque village dans les régions rurales mais également dans les quartiers des grandes villes. Au rôle initial de défense face à une attaque conventionnelle s'est ajouté depuis 1945 celui, peut-être relativement illusoire vu la rusticité des techniques disponibles dans les campagnes chinoises, d'abri antiatomique (B. Gunston et al., 1980). Sous Pékin, on creusa même, à partir de 1969, *La Grande Muraille Souterraine de Pékin* qui, dans le but d'abriter la population, s'étendait entre les stations de métro du centre-ville.

Le film *Tunnel Warfare*

Au début des années 1960, le *dì dào* du village de Ranzhuang sert de cadre au tournage d'un fantastique film historico-didactique, modélisant, sous prétexte de fresque historique, le concept de creusement et de mise en œuvre des *dì dào* comme instruments de résistance du faible au puissant (R. Xudong, 1965). Modèle de réalisme socialiste, *Tunnel Warfare* (地道战) débute ainsi le 1^{er} mai (sic) 1942 quand, suite à la destruction du district par les Japonais, un chef mourant arrive au village avec un exemplaire de *La Guerre révolutionnaire* de Mao Tsé-toung. Tchao, le secrétaire du parti pour le village a de son côté reçu l'ordre de creuser des tunnels pour pouvoir résister à l'ennemi et poursuivre le combat, comme le préconise Mao. On assiste alors à la naissance puis au développement du *dì dào* dont la complexité et la taille croissent au cours du temps, en réaction aux attaques de plus en plus élaborées qu'il subit de la part de Japonais ; ces derniers progressent eux-mêmes, attaque après attaque, dans leur connaissance du dispositif creusé par les villageois. Les discussions des comités autour du secrétaire du village, soutenues par la lecture de passages de *La guerre révolutionnaire* de Mao Tsé-toung, permettent de faire partager au spectateur des réflexions tactiques et stratégiques sur la conception du réseau et de justifier, par des arguments de bon sens, les dispositions techniques à retenir dans le creusement, l'utilisation et la défense du réseau.

Ainsi, la première partie de *Tunnel Warfare* met en scène le creusement, par les hommes, les femmes et les enfants, de tunnels pour relier entre elles les caves du village et réaliser un réseau unifié ; le creusement s'effectue à l'aide de houes, l'évacuation de la terre au moyen de paniers, et les équipes, éclairées par des lampes à huile tout en se guidant au son, réalisent une chatière à leur jonction. La terre de creusement est répartie dans les champs qui sont ensuite labourés pour ne pas attirer l'attention de l'ennemi.

Lors de la première attaque japonaise, villageois, miliciens, combattants ou civils, terrés dans une grande promiscuité, résistent tant bien que mal aux tentatives d'enfumage et de noyade du réseau, laissant de fait l'initiative aux agresseurs qui finissent cependant par renoncer.

Le débriefing, la séance d'autocritique qui suit, fait prendre conscience aux villageois et au spectateur des limites d'une stratégie essentiellement passive. Guidés par la lecture de *La guerre révolutionnaire*, ils en arrivent à la conclusion que, la seule stratégie payante à long terme étant de tuer un maximum d'ennemis, il faut pouvoir attaquer cet ennemi à partir des souterrains ; le *dì dào* doit donc constituer à la fois un refuge mais également une base d'attaque supportant le combat de surface. Le réseau est donc étendu et réorganisé pour desservir des postes de tir dissimulés partout en surface et permettre une extrême mobilité des combattants sous le village. La défense interne du souterrain est également renforcée, notamment à l'aide de trous de visée judicieusement placés devant des obstacles et utilisables avec des lances ou des fusils ; un drain est installé en partie basse du *dì dào* pour renvoyer vers le puits du village les eaux susceptibles d'être déversées dans le souterrain.

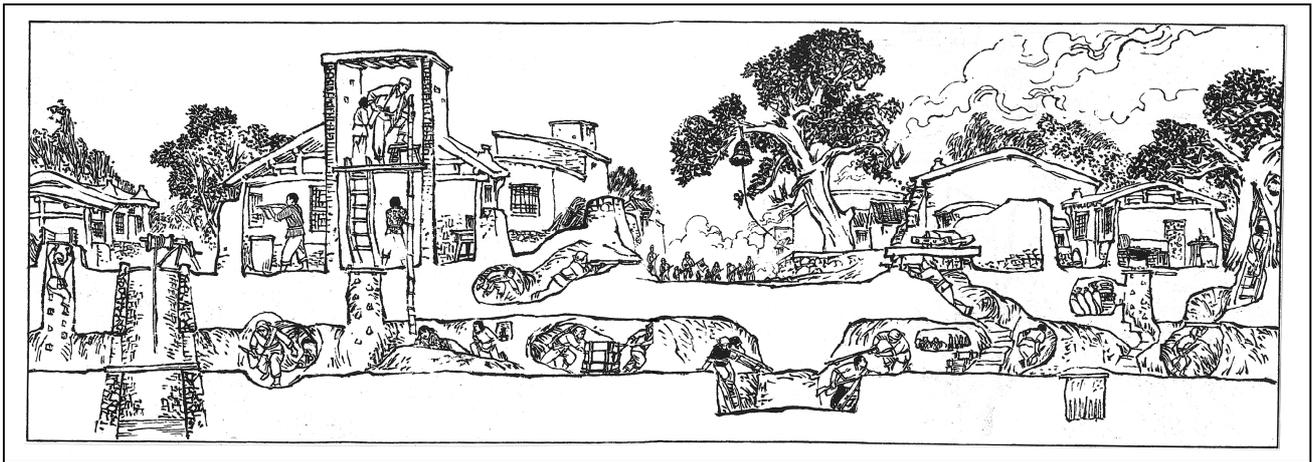
Des dispositifs de communication, à l'intérieur du réseau et avec la surface, sont même mis en place à l'aide de bambous évidés ou de téléphones de fortune constitués de boîtes de conserve reliées par un fil. Le *dì dào* réaménagé montre toute son efficacité lors de la seconde attaque japonaise qui se traduit par une véritable hécatombe, les agresseurs se faisant littéralement massacrer par un ennemi insaisissable avant de battre précipitamment en retraite.

Dans la dernière partie du film, du temps s'est écoulé depuis le printemps 1942, et le sort des armes a depuis longtemps tourné. Les Japonais, de plus en plus sur la défensive, ne tentent pas de nouvelle attaque sur Ranzhuang et se contentent désormais d'essayer de contrôler la vaste plaine du haut de leurs tours d'observation fortifiées. *Tunnel Warfare* nous montre alors une guerre des tunnels de plus en plus offensive, les paysans reliant entre eux les *dì dào* des différents villages, creusant en parallèle les tronçons de ces grands couloirs de communication à partir de lignes de puits d'extraction forés dans la campagne. Les tunnels, de plus en plus « agressifs », permettent désormais la circulation discrète des résistants sur de vastes distances, ainsi que les attaques surprises des bases ennemies sous lesquelles ils étendent maintenant leurs tentacules !

Un manuel à l'attention des paysans vietnamiens

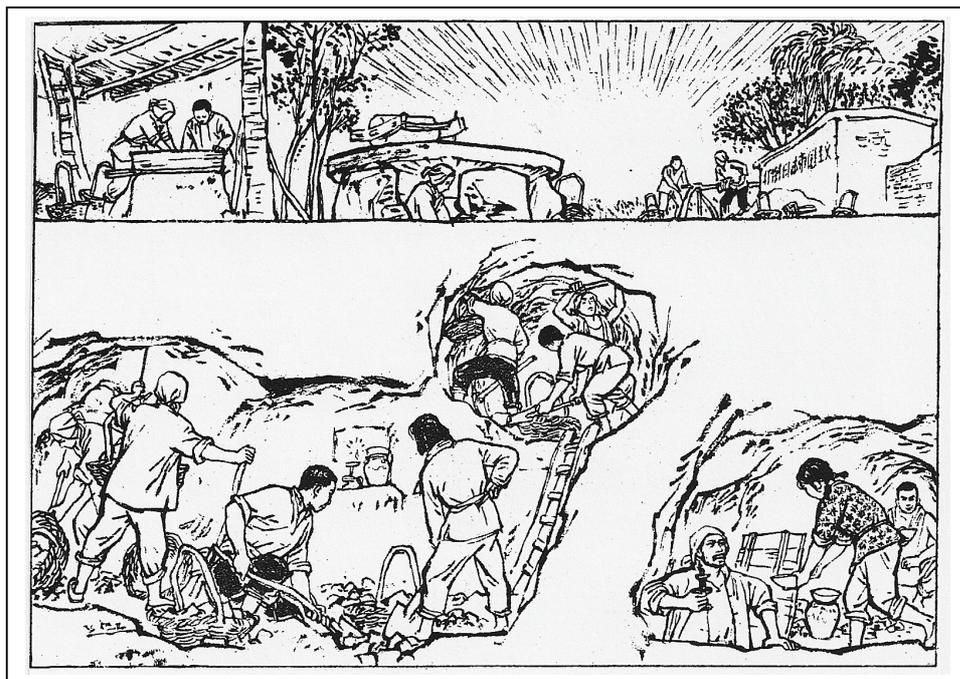
Dans ce film daté de 1965, juste au début de l'engagement massif des Etats-Unis, le parallèle avec le conflit du Vietnam, déjà plus qu'évident, est renforcé par de multiples allusions ou commentaires comme, par exemple, lorsque Zhao He, le directeur du district, explique au secrétaire de Ranzhuang qu'il s'agit de « mobiliser le peuple pour creuser des tunnels et conduire une guerre des tunnels... car les Japonais ne pourront pas supporter l'épuisement d'une guerre à long terme. » Comme d'autres films chinois de la même époque, *Tunnel Warfare* constitue un véritable manuel à l'attention des masses paysannes, remarquablement didactique, qui sera repris ultérieurement sous la forme de bandes dessinées traduites au moins en Français (1973) et en Anglais (1973). Une partie des Vietnamiens comprenant le Chinois et la projection cinématographique ayant constitué, pour les communistes vietnamiens, un moyen attesté de propagande et d'éducation des masses, on peut tout à fait envisager que *Tunnel Warfare* ait été projeté au Vietnam de façon à expliquer aux paysans comment creuser et utiliser les tunnels de guerre !

En effet, au Sud-Vietnam, les Vietnamiens creusèrent les *dia dao*, des souterrains conçus sur le même modèle que les tunnels chinois. Il s'agit de gigantesques réseaux de couloirs de communication, établis parfois sur plusieurs niveaux et reliant entre-elles des structures de surface semi-enterrées qui bénéficiaient de la protection naturelle que leur fournissait la forêt. Cette prééminence des couloirs tout comme leur petit gabarit, leur relative linéarité, leur grande longueur et les nombreux embranchements rencontrés sur leur parcours, témoignent de ce rôle prééminent de communication. Même s'ils pouvaient servir d'abris en cas de bombardement, ces réseaux étaient avant tout conçus pour permettre esquivage, dérobade et contre-attaque, voire pour favoriser le déplacement discret de troupes considérables au nez et à la barbe des Américains. Les réseaux encore aujourd'hui accessibles de Ben Dinh et de Ben Duoc, distants d'une quinzaine de kilomètres, ne constituent que la résurgence d'une véritable « province souterraine ». Tous les témoignages concordent et attestent le gigantisme du travail effectué patiemment dans le district de Cu Chi mais aussi, de l'autre côté de la rivière Saigon, dans le Triangle de Fer. L'ampleur du phénomène est à peine imaginable : autour de Cu Chi et dans le Triangle de Fer, il aurait existé jusqu'à 300 kilomètres de galeries (J. Pencyate, T. Mangold, 1986) et les historiens vietnamiens font état de plus de 16000 maquisards ayant vécu ou combattu sous terre !



Ranzhuang fin 1942 – début 1943. Alors que les troupes japonaises se lancent une seconde fois à l'assaut du village, sous terre les miliciens chinois s'activent dans le di dào pour rejoindre leurs postes de combat (extrait de la bande dessinée Tunnel Warfare, 1973).

Ranzhuang fin 1942 – début 1943. Lors d'une attaque sur le village, des soldats japonais ont découvert un des couloirs d'entrée du di dào et s'y sont introduits. Les miliciennes défendant l'accès, dissimulées dans une loge de garde contiguë, utilisent les trous de visée forés dans la paroi pour abattre les assaillants à coups de fusil ou les percer de leur lance (extrait de la bande dessinée Tunnel Warfare, 1973)



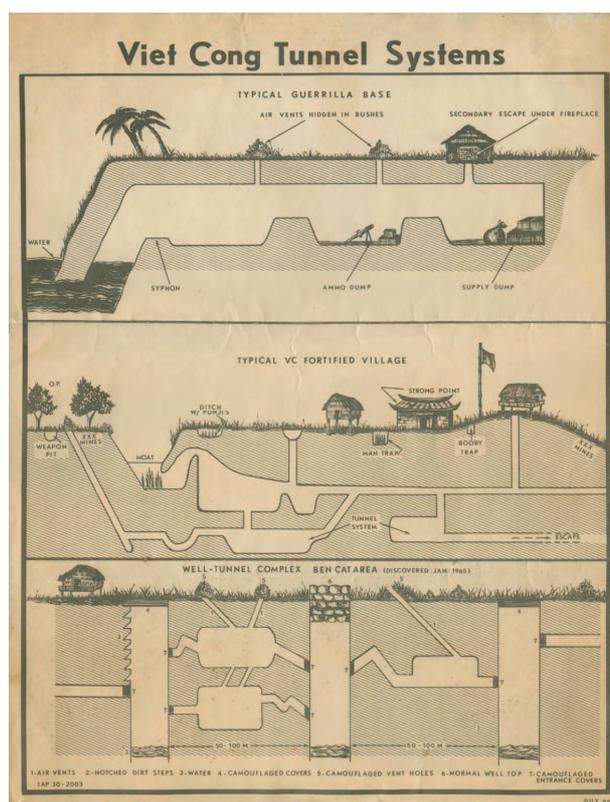
Ranzhuang 1942. La première attaque japonaise a révélé les limites d'un souterrain-refuge à défense passive. Villageois et miliciens chinois travaillent à transformer le di dào en réseau à défense active, permettant une grande mobilité sous le village et desservant des postes de tir un peu partout en surface (extrait de la bande dessinée Tunnel Warfare, 1973)

Mais au-delà de l'histoire du conflit sino-japonais et de la guerre du Vietnam, ce film réalisé pour expliquer aux masses paysannes comment on peut creuser des souterrains, comment on peut s'y abriter des coups de l'ennemi puis le harceler à partir du réseau, éclaire avec une simplicité et un réalisme saisissants le creusement et l'utilisation des souterrains médiévaux de l'ouest de la France. Les similitudes flagrantes dans l'architecture, l'aménagement et l'organisation de ces souterrains séparés par 8000 km et plusieurs siècles contribuent à enrichir le concept de souterrain-refuge. Ces similitudes ne peuvent en outre que renforcer les analyses menées sur les souterrains de l'ouest de la France et conforter leur interprétation en tant que forteresses rurales de proximité.



Trappe d'accès parfaitement camouflée s'ouvrant dans le sol de la forêt, dia dào de Ben Dinh à Cu Chi au Vietnam (photo J. & L. Triolet).

Affiche de l'armée américaine datant de 1966. Elle présente l'organisation générale des tunnels en se basant sur un réseau découvert en janvier 1965 dans la région de Ben Cat (angle nord-est du Triangle de Fer) (collection J. & L. Triolet).



Bibliographie et filmographie

CRI (China Radio International), 2004, *The Memorial of the Jiaozhuanghu Tunnel Warfare*. En ligne sur <http://www.crienglish.com>.

CRI (China Radio International), 2005, *Ranzhuang Tunnel Warfare Site*. En ligne sur <http://www.crienglish.com>.

GUNSTON Bill, HINTON Harold C., KENNEDY William V., NELSEN Harvey W., SWEETMAN Bill, LYON Bugh, LEE Nigel de, *La puissance militaire chinoise*, 1980, éditions Elsevier Séquoia, Bruxelles.

PENYCATE John, MANGOLD Tom, 1986, *Les tunnels de Cu Chi*, éditions Albin Michel, Paris.

TRIOLET Jérôme et Laurent, 2011, *La guerre souterraine – Sous terre, on se bat aussi*, éditions Perrin, Paris.

XIDE Jin, 2005, *L'Origine et le nœud du problème historique sino-japonais*. En ligne sur <http://www.ciz.cn.eu.org>.

XUDONG Red, 1965, *Tunnel Warfare*, Collection Red Movies - The Classic Chinese War Movies.

XUDONG Red, 1973, *La Guerre des souterrains*, bande dessinée, éditions en langues étrangères, Pékin.



Salle servant d'abri anti-aérien et dont les parois étaient renforcées par des troncs d'arbres pour mieux résister aux bombes, diao dao de Ben Dinh à Cu Chi au Vietnam (photo J. & L. Triolet)